

NÉHÉMIE

RELEVANT LES MURAILLES DE JÉRUSALEM

« *Le livre de Néhémie, fils de Hucalja. Il arriva, au mois de Kisleu, en la vingtième année, comme j'étais à Suzan, la ville capitale, que Hanani, l'un de mes frères, et quelques gens arrivèrent de Juda; et je m'enquis d'eux touchant les Juifs réchappés, qui étaient de reste de la captivité, et touchant Jérusalem, et ils me dirent : Ceux qui sont restés de la captivité sont là dans la province, dans une grande misère et en opprobre; et la muraille de Jérusalem demeure renversée et ses portes brûlées par le feu. Or il arriva que dès que j'eus entendu ces paroles, je m'assis, je pleurai, je menai deuil quelques jours et je fis ma prière au Dieu des Cieux.* » (Néhémie, I, 4.)

« *Et les sacrificateurs rebâtirent le rempart, depuis la porte des chevaux, chacun à l'endroit de sa maison.* » (Néhémie, III, 28.)

MES FRÈRES,

Il peut vous sembler étrange que nous venions vous parler de *murailles renversées et de portes brûlées par le feu* dans ce jour où

nous consacrons ensemble à Dieu ce temple gracieux et sévère, fruit de vos sacrifices auxquels ont voulu s'associer, dans un esprit de bienveillante justice, la ville, le département et l'État. Mais nous croirions vous faire injure en supposant que la joie légitime dont vos cœurs sont pleins vous laisse oublier, même un instant, les ruines qui jonchent si douloureusement le sol de la patrie !... D'ailleurs, ce n'est pas seulement de ruines que nous venons vous parler, c'est de relèvement, d'un relèvement auquel tout Français doit prendre part et dont ce nouveau temple, dressant son front vers le ciel, est à sa manière un consolant emblème.

Pour cette grande œuvre de la réparation des brèches, à quelle école plus salutaire pourrions-nous nous instruire qu'à celle du peuple d'Israël dont l'histoire laisse apparaître à chaque page la main de Dieu sortant de la nue pour frapper et pour guérir, pour renverser et

pour relever ? Et de quel exemple plus noble et plus pur pourrions-nous nous inspirer que de celui de Néhémie, cet Israélite fidèle, ce héros pacifique, chez lequel s'unissent en une sainte fusion les vertus du citoyen et la fidélité du serviteur de Dieu ?

Saisir le rapport frappant qui existe pour notre peuple comme pour le peuple d'Israël entre les ruines matérielles et les ruines morales, — contempler la patriotique douleur et l'ardente prière que les désastres nationaux inspirent à Néhémie, — assister enfin à l'activité réparatrice, à la fois générale et individuelle, dont il est le promoteur, — tel sera l'objet de ce discours, le premier prononcé dans cette enceinte consacrée, et sur lequel nous appelons, comme sur tous ceux qui y seront prononcés désormais, cette onction du Saint-Esprit sans laquelle la parole humaine n'est que néant.

Il y a une union intime entre le monde matériel et le monde moral. Dans le premier éclatent les effets, dans le second se cachent les causes. Quand les volontés humaines, chez les individus ou chez les peuples, s'affranchissent ouvertement des lois éternelles, le désordre des âmes porte tôt ou tard ses conséquences dans le domaine des faits. Les freins étant supprimés, les mauvais instincts se développant sans contre-poids, l'équilibre se rompt, et de grands ravages dans l'ordre matériel viennent tout à coup révéler une perturbation prolongée dans l'ordre moral.

Savez-vous ce qu'il y avait aux yeux de Néhémie, à ses yeux tout voilés de pleurs, derrière ces murailles de Jérusalem renversées et ces portes brûlées par le feu ? Il y avait le renversement de ces remparts religieux et moraux qui, mieux que des murs de pierre, devaient protéger la nationalité israélite : — cette barrière du monothéisme, destinée à maintenir Israël

au milieu de l'océan des peuples comme une île de lumière; — cette loi du Sinaï qui liait étroitement à Dieu sa vie morale, sa vie de famille et sa vie civile elle-même; — cette institution des prophètes qui se levaient l'un après l'autre pour reprendre les abus du sacerdoce et de la royauté, et qui, en réveillant les instincts spirituels du peuple, dirigeaient ses regards vers l'avenir messianique, rayonnant d'une sainte gloire, et l'empêchaient de trouver sa satisfaction dans un présent toujours imparfait. Eh bien! Israël avait laissé entamer et presque emporter ces barrières providentielles. Il céda de plus en plus à la tentation permanente de l'idolâtrie; il se déroba à l'empire de la loi morale en se faisant de l'observation des préceptes extérieurs une justice misérable; *il tuait ses prophètes et lapidait ceux qui lui étaient envoyés*, nourrissant, au lieu de la pure espérance messianique, un rêve orgueilleux et charnel. En un mot, *il anéantissait les desseins*

de Dieu à son égard, s'isolant des autres peuples, non par la sainteté, mais par la haine, et leur empruntant tous leurs vices. De là, l'affaiblissement de la foi nationale par l'affaiblissement de la foi religieuse; de là, les troubles au dedans, la lâcheté et l'impuissance au dehors. De là, l'héritage de David et de Salomon déchiré en deux royaumes successivement détruits; de là, la captivité avec ses hontes et ses larmes, et même après le retour de la captivité, ce peuple incapable de se reconstituer, demeurant *dans la misère et dans un grand opprobre*, cette ville démantelée, exposée aux attaques de ses ennemis. Relisez l'admirable prière de Néhémie; relisez celle que prononceront plus tard les lévites en présence des murailles réédifiées, et vous y trouverez, exprimée presque à chaque mot, cette étroite relation entre les ruines matérielles et les ruines morales, entre les malheurs du peuple et les péchés du peuple.

Mes frères, depuis une année que de ruines se sont faites au milieu de nous! — Ruine de nos armées dont nous étions si fiers. Jetées dans une guerre entreprise avec une folie criminelle, elles ont été, malgré plus d'un trait d'héroïsme, brisées dès leur premier choc contre une puissance préparée de longue main à leur attaque irréfléchie; et, enveloppées comme d'un gigantesque coup de filet, elles ont pris le chemin de cette captivité humiliante dont reviennent à peine nos derniers bataillons. — Ruine de ces ressources prodigieuses dont notre pays abonde; le commerce arrêté, l'industrie paralysée, les champs dévastés, les villes et les hameaux bouleversés ou détruits; les souffrances et les hontes de l'invasion infligées au tiers de notre territoire, et après tant de désastres, ce dernier désastre d'une paix à jamais douloureuse obtenue au prix des plus lourds sacrifices... légers encore en comparaison de cet autre sacrifice, de ce deuil de deux provinces,

tendant en vain leurs bras désolés vers la France qui n'a pu les retenir sur son sein... — Ruines enfin dont Paris, exaspéré par la souffrance et dominé par une insurrection odieuse, a été le théâtre : ruines que l'on vient visiter aujourd'hui, comme on visite celles de Balbeck ou de Palmyre, de Rome ou d'Athènes, mais avec une curiosité mêlée de stupeur ; ruines étranges et tragiques, non d'une civilisation antique et disparue, mais de la civilisation moderne se détruisant elle-même ; ruines de ces monuments qui étaient hier debout et dont nous avons vu tomber les pierres sous le fer et le feu de ces barbares que nous portions dans notre sein !

Mais qu'il serait aveugle, celui qui derrière ces ruines matérielles n'apercevrait pas les ruines morales qui en sont la véritable cause ! Pour nous, nous y voyons le résultat logique

et accablant d'évidence d'un ébranlement profond dans l'ordre politique, dans l'ordre moral, dans l'ordre religieux.

Dans l'ordre politique, quel était l'état général des esprits? L'indifférence aux principes, l'acceptation du fait accompli, la dépréoccupation de la chose publique au profit des intérêts égoïstes, le mol abandon aux mains du pouvoir, torpeur funeste dont un peuple ne sort que pour se jeter dans la frénésie et dans la violence; le patriotisme émoussé, tantôt se dissolvant dans un vague humanitarisme qui efface les frontières tracées par Dieu même, tantôt se rapetissant au plus vulgaire intérêt de clocher ou même aux limites d'une propriété particulière; à côté de ce penchant à tout attendre de l'État, ce dénigrement systématique de tous les pouvoirs, qui fait de nous un peuple ingouvernable, ce mépris de l'autorité, ce mépris de la loi, qui nous rend impropres à porter le glorieux fardeau de la liberté et

même à en comprendre la notion, toujours faussée au milieu de nous.

Derrière le citoyen, il y a l'homme. Derrière l'ordre politique, il y a l'ordre moral. Là aussi, quels ravages ! Une corruption croissante atteignant des proportions colossales dans les Ninive et les Babylone modernes et se propageant, par le retentissement du scandale, jusque dans les derniers hameaux ; la cupidité et l'amour du luxe gagnant toutes les familles, les masses confondant le bonheur avec la richesse et livrées ainsi d'avance à ces sophistes infernaux qui leur persuadent un jour que l'heure du partage est proche, et que leur tour est venu de jouir ; et avec tant d'ardeur dans les convoitises, la faiblesse dans les volontés, la paresse, la peur de l'effort et du sacrifice, l'énervement des caractères qui n'ont ni dans le bien ni même dans le mal le courage de leur conviction ; et pour tout dire enfin, la défaillance marquée, l'obscurcissement et

comme la paralysie de la conscience, ce ressort du monde moral !

Mais au delà de l'ordre politique et de l'ordre moral il y a l'ordre religieux. Il faut nous incliner devant la loi divine pour obéir aux lois humaines. Il nous faut voir briller l'idée de Dieu au-dessus de l'idée du devoir pour que le devoir nous soit véritablement sacré. L'idée de Dieu est la clef de voûte de l'édifice social et de tout l'ordre humain. Or cette idée de Dieu, qu'est-elle devenue au milieu de nous ? Hélas ! elle s'est réalisée la parole du psalmiste : *L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a point de Dieu.* Seulement l'insensé ne s'est pas contenté de le dire dans le secret de son cœur corrompu ; il l'a dit tout haut, dans des églises profanées, du haut de chaires transformées en tribunes d'impiété ; il l'a dit... et on l'a laissé dire. Mais sans nous arrêter à ces excès, savons-nous combien ont concouru à cet affaiblissement, à cet effacement de l'idée divine, ce positivisme et ce matéria-

lisme qui nient les réalités supérieures et ne reconnaissent comme certain que ce qui est enfermé dans le cercle étroit de l'observation sensible; cette tendance aux mêmes négations qui a trop souvent accompagné le mouvement des sciences modernes; et cette philosophie spiritualiste, respectable mais impuissante, qui ne sait rien conclure, qui ne pousse jusqu'au bout aucune de ses lignes, qui n'arrive jamais ni à un Dieu réel, ni à un homme réel, ni à un avenir réel, ni à ce nœud réel de l'énigme humaine qui ne peut se délier que par le mystère de la Rédemption ?.....

Savons-nous, hélas! si les Églises chrétiennes elles-mêmes n'ont pas leur part dans l'affaiblissement de l'idée de Dieu, — l'une en accumulant entre l'âme et Dieu des autorités, des traditions et des commandements d'homme, en s'obstinant à mettre sa liberté où est sa servitude, et en faisant dépendre d'une motte de terre les destinées de l'Église de Jésus-

Christ, — l'autre en abusant d'une liberté qui a pour limite l'autorité de Dieu dans sa Parole, et en laissant entamer, sans une protestation assez haute de la conscience chrétienne, ce vieux rempart des Saintes Écritures, qui est la force et la gloire de notre Église?

En vérité, mes frères, quel ébranlement général et profond ! Est-il étonnant que la confusion, la défaillance, la dissolution étant partout, la France, jetée tout à coup dans une aventure colossale, se soit trouvée déconcertée et impuissante, et que les premiers coups qui l'ont frappée aient déterminé un écroulement prodigieux ?

J'entendais un jour parler dans une ville de Hollande conquise sur la mer et bâtie sur pilotis, de je ne sais quel ver infime et redoutable dont la morsure pourrait détruire cette forêt de colonnes qui supporte la ville..... et la ville tout entière s'abîmerait dans les gouffres sur lesquels elle est suspendue.....

Mes frères, il avait travaillé depuis longtemps sous la surface de notre société brillante, le termite de l'impiété et de l'immoralité. Il avait rongé les fondements mêmes de notre édifice. Or un jour est venu, où, selon la parole du Sauveur, *la pluie est tombée, les torrents se sont débordés, les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison-là. Elle est tombée et sa ruine a été grande !*

Quelle impression vont produire dans l'âme de Néhémie les malheurs de Jérusalem? Une immense douleur qui s'épanche en prière. A l'ouïe des tristes nouvelles que lui apportent les messagers de Juda, *il s'assied, il pleure, il mène deuil quelques jours et il fait sa prière au Dieu des cieux.* En vain habite-t-il une capitale splendide, située au pied des montagnes de la Médie, dans une plaine fertile qu'on appelait

le jardins des lis ; ces aspects rians ne font que redoubler la tristesse de son cœur. En vain est-il entouré des splendeurs d'une demeure royale ; ce luxe le fatigue et l'opprime, rien ne peut le distraire de ses amères pensées et son maître lit sa douleur dans l'altération de ses traits.

Mes frères, c'est cette sainte tristesse que nos ruines doivent nous inspirer. La douleur n'est pas le but de Dieu, car *ce n'est pas volontiers qu'il afflige les enfants des hommes*, elle n'est qu'un moyen, mais un moyen voulu de Lui pour le bien de nos âmes. Quand il nous frappe, il veut que nous sentions ses coups. Le fruit de nos malheurs serait perdu si nous n'en savourions pas longuement l'amertume. *Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous relève quand il en sera temps. Que votre ris se change en pleurs, et votre joie en tristesse ! Écoute la verge et Celui qui l'a assignée...*

Avons-nous connu ces souffrances profon-

des ? Ah ! sans doute il y a eu des douleurs vivement senties. Elles ont pleuré ces épouses et ces mères qui s'étaient séparées de leurs bien-aimés avec tremblement mais avec espérance, et qui ne les ont pas vus revenir de ces champs lointains où la mort les a couchés. Elles ont pleuré ces armées accoutumées à la victoire et si promptement vouées à la défaite, lorsqu'elles ont été transportées toutes frémissantes en terre étrangère. Ils ont pleuré ces marins de nos forts lorsqu'ils ont dû rendre à l'ennemi qui ne les domptait que par la faim leurs canons inutiles. Nous avons pleuré, nous les témoins de deux sièges, quand nous avons vu la France se déchirer de ses propres mains sous l'œil de son vainqueur, et ce peuple que nous avons tant aimé, dont nous avons tant espéré, ce peuple entraîné par des tyrans odieux qui se disaient ses amis, à une révolte insensée, à des immolations sacrilèges et des crimes sans nom...

Mais que ces impressions risquent d'être passagères ! Comme on supporte peu dans notre patrie une atmosphère de tristesse ! Comme on se reprend aisément aux joies de la vie et aux enchantements du siècle ! On nous a dit que dans les provinces éloignées des ravages de l'invasion, la douleur avait à peine duré quelques semaines..... Et n'avons-nous pas vu dans ce Paris, deux fois le théâtre de si tragiques événements, reparaître bientôt les symptômes d'une incurable légèreté?... Que si la douleur, la douleur purement humaine, est rare et si promptement consolée, que sera-ce de la sainte tristesse s'exhalant en pleurs et en prières ! Où sont-ils ces Néhémie qui *s'asseyent, qui mènent deuil*, qui prennent *le sac et la cendre*, et qui répandent devant Dieu leurs supplications désolées ? Où sont-ils ceux qui prononcent dans les larmes non-seulement le mot de revers et d'infortune, mais celui de péché et de châtiement ? Où sont-ils ceux qui, semblables à un

noble vieillard que nous avons connu, s'enferme dans une sainte retraite pour porter le deuil de la patrie, ne gardant que leur vieille Bible pour les consoler ? Où est-elle cette France abattue, gémissante, prosternée dans la poudre, fixant ses yeux sur cette page de sang et de honte qu'elle vient d'attacher à son histoire, se frappant la poitrine devant Dieu, s'écriant avec Néhémie : *Nous avons péché, moi et la maison de mon père !* et avec Daniel : *Seigneur, exauce, Seigneur, pardonne, Seigneur, sois attentif et opère ! Ne tarde point, à cause de toi-même, mon Dieu ! car ton nom a été invoqué sur la ville et sur ton peuple !*

Ne vous y trompez pas, mes frères, c'est ce peuple pénitent et demandant grâce, que Dieu attend pour le bénir ! Ce n'est que dans l'humiliation que se posent les bases d'un relèvement véritable ! Un relèvement superficiel peut s'accomplir grâce à l'élasticité et à la vitalité de notre nation. Mais nous avons besoin d'autre

chose que d'une reprise des affaires et d'une réorganisation extérieure. Il nous faut un relèvement moral, et il ne peut s'opérer que dans les douleurs du repentir, car ce n'est que dans le repentir que nous rencontrons Dieu et que Dieu nous rencontre. *Si cette œuvre vient des hommes, elle se détruira d'elle-même. Mais si elle vient de Dieu, nul ne peut la détruire.* Dans les fondations des remparts de Jérusalem, il y eut les larmes de Néhémie, et sur ces murailles écroulées plana sa fervente prière. De là son courage, sa persévérance, et cette action virile dans laquelle il entraîna tout son peuple.

Qu'il serait intéressant de suivre Néhémie dans son voyage, dans son arrivée à Jérusalem, dans sa course nocturne autour de la ville comme s'il ne voulait avoir que le silence de la nuit pour confident de sa douleur; dans son

organisation admirable du travail et de la défense, car les travailleurs devaient tenir d'une main la truelle et de l'autre l'épée ! Nous nous bornons à recueillir un seul trait de ce tableau : *Les sacrificateurs réparèrent le rempart, chacun devant sa maison.* Grâce à l'élan imprimé par ce grand citoyen, tous se mettent à l'œuvre, tous apportent leur pierre, les prêtres et les lévites, les riches, les pauvres, les jeunes gens, les vieillards, et peut-être les femmes et les enfants. Ainsi se poursuit le grand ouvrage, d'une porte à une autre porte, jusqu'au jour où tout le rempart étant relevé, les enfants d'Israël peuvent répéter ces paroles de David : *« Environnez Sion et l'entourez et comptez ses tours. Prenez bien garde à son rempart et considérez ses palais, afin que vous le racontiez à la génération à venir. »*

Mes frères, Dieu nous adresse à tous un appel semblable, pour le salut de la patrie. Chacun de nous a concouru à sa chute, chacun

de nous doit concourir à son relèvement. Les leçons sévères du temps présent. l'exemple de nations puissantes nous prêchent bien haut la nécessité de l'action individuelle. Mais sachons-le bien, l'Évangile est le grand promoteur de l'individualité. C'est lui qui l'éveille, la forme et la trempe, en mettant toute âme en contact direct avec Dieu. avec Christ, avec la vérité. Il vient sans doute combattre l'individualité fausse, celle qui est égoïsme, complaisance, lâcheté, culte du moi toujours *haïssable*. Mais il crée la vraie, celle qui est initiative, responsabilité, courage, action virile et persévérante. Oh ! mes frères, un homme, un seul homme, faisant son devoir, quel bien ne lui est-il pas donné d'accomplir ! Je ne parle pas seulement de telle individualité exceptionnelle qui, au lendemain de tous les désastres, rassemble le faisceau dispersé des forces d'une nation, rend au monde confiance en la France et à la France confiance en elle-même : je parle

d'hommes plus obscurs ; de celui-ci par exemple s'avancant sur les remparts à travers les balles des amis et des adversaires, pour faire signe à l'armée libératrice ; de cet autre sauvant, en succombant lui-même, un de nos plus admirables monuments des ravages de l'incendie. Oui, encore une fois, que ne peut une seule volonté, une seule honnêteté, une seule conscience !... De cette puissance conférée à chacun, de cette influence directe ou indirecte qu'il peut exercer sur ceux qui l'entourent, découle pour chacun une responsabilité immense à laquelle il n'est pas permis de se dérober. Que chacun l'assume virilement dans les jours où nous sommes ! Que chacun apporte sa pierre au rempart moral qui, mieux que toutes les forteresses et que toutes les défenses matérielles, peut protéger la patrie ! Que chacun y travaille et y concoure selon les lumières qu'il possède ou les dons qu'il a reçus : le journaliste par sa plume, le représentant par sa parole ou par son vote,

le pasteur par la fidélité de son enseignement et de son exemple, le laïque par son action chrétienne d'autant plus efficace qu'elle est moins officielle, le riche par le bon emploi de sa fortune, le pauvre par sa dignité dans la souffrance, le patron par sa recherche infatigable de tout ce qui peut relever et améliorer la condition de ce peuple d'ouvriers qui s'attend à lui, l'ouvrier par ses relations sincères avec ses chefs, par sa confiance, sa fidélité, sa sagesse, par ses habitudes sobres et laborieuses ; les pères et les mères par leurs vertus de famille, le jeune homme par son respect et ses nobles ardeurs, la jeune fille par sa modestie, par son dévouement et par ces inspirations généreuses qui ne sont pas interdites à son sexe !

Oui, que chacun concoure, selon ses forces, à cette reconstruction nationale ! — Dans l'ordre politique, opposons à l'inertie ou à l'insouciance la participation sérieuse à la chose publique, la vigilance active et désintéressée :

demandons au gouvernement de notre pays, non pas des privilèges pour nous, mais la liberté et la sécurité pour tous, servons-le avec dévouement, sans défiance comme sans faiblesse. — Dans l'ordre moral, opposons à la cupidité, à la corruption, ou au relâchement, la simplicité, la probité, l'honneur et la conscience incorruptible de nos pères. — Dans l'ordre religieux opposons à l'Église formaliste, superstitieuse ou intrigante, infidèle ou mondanisée, l'Église austère, digne et indépendante, fidèle dans la foi comme dans la vie, et puisque l'Église c'est chacun de nous, opposons au débordement du mal notre propre conversion, notre propre affranchissement du péché, notre propre retour à Dieu et au bien, notre propre vie arrachée au monde et donnée à Jésus-Christ; nous souvenant qu'au milieu des ruines qui nous entourent, la première ruine à relever, comme on l'a dit avec éloquence, c'est notre âme !

Si chacun fait ainsi son devoir, nous ver-

rons surgir du sein même de nos désastres une France nouvelle... ou plutôt la France, la vraie France qui n'a jamais cessé d'exister. au moins dans une élite généreuse, la France avec ses plus authentiques et ses plus nobles traditions. la France unissant dans la vaste étendue de son territoire et dans la richesse de son génie la sagesse flamande à la fougue provençale, la vieille bravoure bretonne et la simplicité cévenole à la finesse ou aux qualités brillantes de telle autre région, la France qui a produit les Bayard et les Duguesclin, les L'Hôpital et les Coligny, les Corneille et les Racine, la Réforme du xvi^e siècle et les sages de Port-Royal. Il est vrai que le despotisme et l'esprit mondain ont toujours travaillé à substituer à cette France vaillante et sérieuse une fausse France énervée et frivole..... La charrue a passé sur Port-Royal-des-Champs. et trois cent mille familles protestantes ont été bannies du sol de la patrie, et avec elles non pas seulement des res-

sources, des industries, mais des volontés, des caractères, des âmes qui auraient été, dans les grandes crises, le lest moral de notre nation... Toutefois, il est encore de ces caractères, de ces âmes au milieu de nous, il en est dans toutes nos communions religieuses. Eh bien ! qu'ils se cherchent, qu'ils s'unissent, qu'ils se multiplient, ces vrais chrétiens et ces vrais Français ! Qu'ils deviennent les Néhémie de notre Jérusalem, qu'ils entraînent tout notre peuple, que par le persévérant effort de chacun, nos remparts, nos portes et nos tours se relèvent, et que la patrie soit sauvée !

Voilà le consolant avenir que nous saluons avec espérance du milieu des tristesses du temps présent.

Nous aimons à en voir un gage dans cette belle fête chrétienne à laquelle prennent part avec tant d'élan les populations protestantes de cette contrée, et que des frères d'un autre

culte encouragent de leur présence : dans cet écho sympathique que rencontre notre parole, dans ce courant de patriotisme et de foi où nous sentons nos âmes entraînées et confondues !

Temple saint, qui nous fais éprouver dès à présent des émotions si douces, nous te consacrons tous ensemble au culte *en esprit et en vérité*. Que ta voûte s'élève du sein de cette grande cité industrielle pour proclamer qu'il y a un autre monde que ce monde visible, d'autres intérêts et d'autres trésors que ceux de la terre ; mais aussi pour convier les hommes à puiser à ces hautes sources les inspirations nécessaires pour remplir tous les devoirs de la vie ! A cet effet, que l'Évangile de Jésus-Christ, dans sa simplicité et dans sa force, soit toujours annoncé du haut de cette chaire ! Qu'il pénètre dans les cœurs, par la vertu du Saint-Esprit, et qu'il y produise des fruits de repentance, de foi, de sainteté, de justice, de cha-

rité! Que des milliers d'âmes viennent ici, de génération en génération, se nourrir et s'abreuver en vie éternelle, et lorsque Dieu les rappellera de ce monde, que ce saint lieu soit pour elles le vestibule du Temple céleste!

